

fiction, *n. f.*, Mensonge, imposture. Il m'a parlé du cœur & sans *fiction*. Tout ce qu'il dit est pure hâblerie & *fiction*. Se dit aussi des inventions poétiques, & des visions chimériques qu'on se met dans l'esprit. Les Anciens avaient un champ libre pour leurs *fictions*. Toutes les aventures de leurs Dieux n'étaient que *fictions*. Toutes les *fictions* & chimères que ce malade se met dans l'esprit augmentent son mal.

Dictionnaire universel de Furetière (1690)



FICTION

UNE SEMAINE CHEZ LES BIJOUTIERS

PAR JEAN-MICHEL LEROY

I

Dans le froid de l'hiver, nous arrivons un vendredi matin. C'est la veille au soir que nous avons rempli le camion, à l'atelier, des marchandises que nous avons fabriquées durant plusieurs semaines. Sur ce chantier-ci flotte un parfum de luxe. Nous allons rue de la Paix, au sommet du Monopoly français. Le menuisier et son assistant sont passés me prendre vers cinq heures et demie du matin. La circulation est déjà bien chargée au rond-point de l'entrée de la sous-préfecture. Les lumières rouges des phares des voitures devancières ponctuent le tamis nocturne. Nous ne sommes qu'à cinquante kilomètres de Paris, mais il faut partir tôt comme ça, si l'on veut être à l'heure — rendez-vous vers sept heures et demie. Et notre patron, le menuisier, met un point d'honneur à son exactitude. L'autoroute A6 est vite congestionnée. À l'avant du 6 m³, Gabin et moi somnolons ; j'écoute Booba, lui quelque horreur acidulée dont il a l'habitude. À l'atelier, il m'avait scié en me disant, à propos d'*Under My Thumb* des Stones : — *Ah ouais, ça fait musique classe de hall d'hôtel !* Il fait nuit longtemps, et encore quand nous nous garons rue Danielle-Casanova, où nous prenons une tasse de café dans un bistrot d'allure datée. Le jour se lève au moment où nous déposons les outils qui nous serviront devant la porte cochère de l'adresse indiquée. Le menuisier va garer son fourgon place Vendôme.

Le neuf-tonnes contenant les trois palettes de bois arrive bientôt. Éric, un Réunionnais cinquantenaire et jovial, vanneur, le conduit. Il a travaillé souvent avec le grand chef de toute cette opération, Georges Pignol. Le chantier aura lieu dans les bureaux parisiens d'une célèbre enseigne sud-africaine de bijouterie, à la création de laquelle participa à la fin du XIX^{ème} siècle un aventurier britannique ayant donné son nom à un pays. Il s'agit d'installer là, dans trois pièces, le décor qui servira, l'instant d'un week-end, à la présentation de la nouvelle collection de diamants de l'enseigne, pour la presse spécialisée et quelques *happy few*. Un coffrage de bois habillera les deux pièces où seront montrées les pierres, la troisième servira pour les interviews. Trois semaines de fabrication ; une semaine de montage ; trois jours d'emploi ; un jour pour

tout casser. Mais aujourd'hui, c'est le début. Nous nous contenterons de décharger le camion, et de prendre un peu la mesure de la tâche qui nous attend.

Les bureaux sont au quatrième étage. Pour décharger nous sommes quatre. Gabin a mandé Jason, son meilleur ami chaudronnier. Il était au collège avec moi, d'ailleurs, ainsi que nous nous en sommes souvenus un soir dernier, tandis que nous buvions du Ricard à l'atelier de menuiserie, pour célébrer la fin de la fabrication. Il arrive avec Georges, qui gare son pick-up blanc juste devant la porte, et pose un sous

le pare-brise un panneau siglé *RATP — Véhicule en cours d'intervention*, qu'il nous explique avoir volé il y a quelques années dans Paris, où il facilite beaucoup le rangement d'un véhicule. Vers huit heures, on s'y met.



Il fait froid, mais notre tâche va vite nous réchauffer. L'ascenseur est trop petit pour que nous puissions y glisser les planches d'aggloméré d'un mètre par deux qui iront au plafond et de quatre-vingts centimètres par trois mètres pour les murs. Du reste, dans toute nomenclature technique, on n'exprime des dimensions qu'en millimètres. Donc 2000 x 1000 et 800 x 3000. Deux par deux, nous allons porter tout cela. Il faut prendre garde à ne rien cogner. La vaste entrée de marbre est somptueuse, et la concierge sur le pas de sa loge ne semble pas commode... Toute petite femme en tablier, on l'imaginerait bien tenir dans son dos un rouleau à pâtisserie, prête à nous taper dessus.

Le Jason veut tout faire à toute vitesse, saute, court, fonce. Le menuisier et moi sommes plus mesurés dans nos gestes, nous nous économisons. Notre ballet se rôde, se rôde. On synchronise nos mouvements, et on fait en sorte d'empiler les panneaux dans l'ordre dans lequel on devra les prendre pour les installer — une numérotation très précise a été mise au point, pour désigner chaque

pièce de ce puzzle à l'échelle 1. Nous avons inscrit au feutre les désignations sur chaque face, pour retrouver facilement ce dont nous aurons besoin, au bon moment. Toutes les demi-heures, nous nous accordons une pause clope, que nous fumons au cul du camion, sur le hayon, en rigolant avec Éric. Son grand propos est qu'il voudrait que nous ayons fini de décharger au plus vite parce qu'il doit rejoindre une copine avant de rentrer chez sa femme. Nous regardons passer les élégantes promeneuses, en commentons parfois l'apparition, échangeons quelques regards, ouvriers en goguette. Et c'est aux environs de midi que nous avons fini de décharger. Deux rouleaux de moquette, quelques pots de peinture, d'autres petits objets divers. C'est l'heure d'aller déjeuner. Georges